

ARF/FDS: Année Anniversaire 2002

« Discours cérémonielle de Rolf Lyssy du 2 novembre 2002, à l'occasion des festivités pour le 40^e anniversaire de l'association »

Dear members of the Swiss Association of Filmmakers, directors, scriptwriters, dear friends, colleagues, guests, ladies and gentlemen:

I would like to welcome all of you tonight for the great 40 year jubilee party of our famous Swiss Filmmakers Association.

40 years of fights, ground battles, set backs but also of great victories and many moments of unforgettable events and highlights during the last four decades. Let me name some of them: When we were little kids – We are Italians – Ursula or the unworthy life – Charles dead or alive – The invitation – The little Escapes - The Swissmakers - The Frozen Heart - The Sudden Loneliness of Conrad Steiner - The Boat is full - Alpine Fire – or lasty, our Academy Award Winner of 91 - Journey Of Hope.

Voilà à peu près quelle allure aurait eu notre fête si elle avait eu lieu dans le saint des saints du cinéma, sur la côte ouest des Etats-Unis, je n'ai pas besoin de vous indiquer précisément l'endroit. Mais elle n'a pas lieu là-bas, au contraire. Nous nous sommes retrouvés ici, au cœur de l'Europe, où manifestement la Suisse existe tout de même, plus précisément dans la plus grande ville du pays, à sa lisière occidentale, pour célébrer ce qui est presque notre jubilé d'or.

J'espère toutefois que vous me pardonnerez après coup cette ouverture à la manière hollywoodienne. J'ai pensé qu'il serait tout à fait indiqué, vu le caractère de la manifestation, de trouver une entrée en matière adéquate. Et qu'est-ce qui s'y prête mieux que la langue universelle du cinéma. Ne nous y trompons pas: il y a longtemps que les mauvais présages déploient leurs tentacules et il n'est probablement pas exagéré de dire, comme je le fais aujourd'hui, qu'avant la fin de ce siècle le langage courant des films de tous les pays du monde sera l'anglais. Les titres sont déjà dans cette langue. J'ai pensé que je pourrais faire de mon mieux et donner déjà un petit exemple. Changer ses habitudes prend beaucoup de temps, nous le savons bien, et nous autres Suisses ne figurons pas vraiment parmi les plus rapides à cet égard.

Avant d'en arriver au cœur du sujet, permettez-moi de lancer quelques noms dans cette salle des fêtes: Alain Tanner, Claude Goretta, Henry Brandt, Walter Marti, Herbert E. Meyer, François Bardet, Jean-Jaques Lagrange, et un retardataire, Xandi Seiler, qui était alors hyperactif sur le plan journalistique, ont fondé notre association, l'Association, si j'ose encore l'appeler ainsi pour la dernière fois, puisque même nous les Alémaniques, devenus aujourd'hui les lémures du cinéma, nous avons adopté cette dénomination dès le début, et peu nous importait la barrière de röstis. Sans les pères fondateurs, cette fête, avec tout son tralala, ne pourrait pas avoir lieu ici et maintenant. Quelques-uns ne sont plus parmi nous, car ils ont déjà accompli le grand voyage vers l'au-delà, quelques autres n'avaient pas envie d'entreprendre le grand voyage de Genève à Zurich, et, par chance, Xandi Seiler n'a pas regardé à la dépense et fait la fête parmi nous.

Ces réalisateurs de la première heure n'ont en effet pas seulement créé notre association comme on crée une entreprise, avec du papier à en-tête, un logo, un compte en banque et un règlement sur le droit de signer. Au surplus, avec leurs camarades du secrétariat général, tous miliciens bien entendu, il ont, pendant des dizaines d'années, par leurs activités et surtout par leurs films, fait en sorte que notre association puisse

se développer malgré de nombreuses résistances et devenir une force culturelle importante au pays des paysans, des bourgeois, des banquiers, des marchands et des artisans, propriétaires de salles et distributeurs de films compris, et qu'elle réussisse par la suite à tirer de temps à autre quelques marrons du feu pour ses membres. Comme j'en suis à l'énumération de personnes de grand mérite, permettez-moi ici de rappeler aussi les noms des confrères et de la consœur qui se sont révélés de dignes successeurs d'Alain Tanner, le premier président de l'association: successivement Yves Yersin, Georg Radanowicz, Thomas Koerfer, Hans-Ulrich Schlumpf, Peter von Gunten, Richard Dindo, Anne Spoerri, Fredi Murer, Kaspar Kasics et le président en exercice Mathias von Gunten. J'espère n'avoir escamoté personne. A cette occasion, il serait malvenu de ne pas mentionner aussi le charmant et habile duo féminin composé de Jris Bischof et Brigitte Zimmermann, qui, avec une efficacité et une motivation contagieuses, pilote la barque de l'association à travers les rapides et les remous des milieux suisses du cinéma. Je pense que c'est le moment où il serait indiqué d'applaudir chaleureusement.

J'ai parlé tout au début de „fights“ et de „groundbattles“, et ce n'est pas exagéré, même en traduction. La bataille des années 70 contre le cartel de la distribution, qui n'en était pas un du point de vue de l'économie du cinéma mais était un „gentlemen's agreement“ entre les distributeurs et les exploitants, la bataille contre l'interdiction faite aux producteurs ou réalisateurs de distribuer eux-mêmes un film dans les salles, a été remportée sans effusion de sang devant le tribunal de commerce de Berne. A côté de ce combat, il y a eu cependant d'innombrables autres escarmouches, guerres de tranchées, intrigues, de dimension shakespearienne. D'une part, contre les roitelets de SF DRS et toute leur puissante suite de directeurs de département, de service, de rédaction, d'autre part, contre l'Office fédéral de la culture et la section du cinéma, dont la foi dans les commissions, peinte aux couleurs de la démocratie mais en fait d'une naïve rigidité, a poussé au pur désespoir plus d'un collègue et continue parfois de le faire.

Malgré cela, ou à cause de cela, de véritables films de fiction, documentaires, courts métrages, films d'animation et films expérimentaux ont été réalisés – en plus ou moins grande quantité -, mais ils avaient tous en commun que le moindre franc devait être longuement soupesé avant d'être dépensé, et pourtant, au bout du compte, il n'y avait malgré tout pas assez d'argent. Il n'est nullement exagéré de dire que, pendant et après la réalisation d'un film, les auteurs-producteurs-réalisateurs que nous étions pour la plupart avions toujours un pied à l'Office des poursuites et l'autre en prison. Un cinéma de pauvres gens couverts de dettes, pourrait-on dire, si la formule ne semblait pas ridicule compte tenu du fait que notre pays faisait déjà partie des pays les plus riches de la planète il y a quarante ans, et continue d'appartenir à ce petit club des nantis.

Mais, comme le dit si justement la sagesse des nations: *Grands pays, grands films – petits pays, petits films.*

Si l'on lorgne du côté de la France, il y aurait de quoi pâlir de jalousie. Chez notre voisin, l'investissement dans le cinéma national représente bien plus d'un milliard de francs suisses. C'est logique, dira-t-on, les cinéastes d'un grand pays ont besoin d'un soutien financier approprié pour s'affirmer face à l'hégémonie accablante de la Motion Pictures Association of America. En appliquant ce type de logique, un petit pays devrait en conséquence se contenter d'une moindre aide financière. Si je pense pourtant aux Danois, aux Suédois, aux Norvégiens, aux Hollandais, aux Belges et même aux Autrichiens, je constate que la logique est mise cul par-dessus tête. En effet, ces pays européens miniatures mettent largement la main à la poche pour se payer une culture cinématographique.

D'un côté, dans le concert des cinématographies, leur présence est visible et audible avec une belle régularité. De l'autre, les membres de leurs gouvernements et de leurs parlements ont compris que le

cinéma est un remarquable et indispensable moyen pour produire, à l'intérieur et à l'extérieur des frontières nationales, un effet dans la conscience des gens, susceptible de se répercuter positivement sur le pays concerné. On appelle ça soigner son image. Et c'est exactement là que le bât blesse. Depuis des décennies, nous avons effectivement contribué par nos films, tous genres confondus, à promouvoir durablement la Suisse, certes aussi dans un esprit critique, parfois de manière parfaitement sarcastique, ironique, comme du poil à gratter, puis de nouveau d'une manière pleine de charme et de poésie, et nous avons fait la démonstration que nous étions capables, bien que venant d'un petit pays, de penser en images fortes. Mais je pose la question: les gens qui, par leurs décisions, ont une influence déterminante dans le domaine politique, économique, social et, j'y insiste, culturel, l'ont-ils admis et reconnu? On ne peut pas répondre par l'affirmative, à l'exception de quelques rares personnalités politiquement engagées, intéressées, bien disposées, et de quelques particuliers pleins d'audace et prêts à prendre des risques, dont la solidarité, l'action et les efforts en faveur du cinéma suisse indépendant méritent ici notre cordiale reconnaissance. Si la réponse était affirmative, nous n'aurions pas dû nous éreinter à la tâche et subir autant de mesquineries pendant des dizaines d'années, ni dû accepter d'aller si souvent à Canossa, nous accommoder de justifications tirées par les cheveux et même parfois de mesures parfaitement inquisitoriales, lorsqu'il s'agissait d'améliorer l'aide publique au cinéma et de lui allouer au moins les ressources financières qui lui étaient absolument nécessaires.

Je me suis souvent demandé sur quels points nous nous distinguons en fait des pays cités précédemment. Nous sommes finalement aussi des Européens, une population avec une langue, que dis-je, avec quatre langues nationales, avec beaucoup de merveilleux dialectes, de belles qualités humaines, des contradictions aussi, naturellement, mais, comme il était dit dans un de nos films, nous sommes généralement solides, d'un caractère bien trempé, capables de nous défendre, honnêtes, intègres, consciencieux et réalistes. Ce sont là sans aucun doute des qualités qu'on retrouve également dans les peuples mentionnés. Je pense toutefois qu'il y a deux différences fondamentales qui expliquent la mentalité particulière à l'honneur dans notre pays, et qui jouent probablement un rôle décisif. Premièrement, nous n'avons jamais eu, dans notre Confédération helvétique, de seigneurs, ni de rois, ni de princes, pour ne pas parler d'empereurs. On n'y trouve pas de palais grandioses, d'allées impériales, d'œuvres d'art monumentales, comme en ont réalisé dans les pays voisins de géniaux architectes, constructeurs, sculpteurs, peintres. Qui sait? Peut-être que la présence de l'un ou l'autre pape – ils pouvaient parfois se montrer extrêmement généreux – ou d'une famille de patriciens et mécènes, du renom des Medici, nous aurait fait le plus grand bien.

Deuxièmement, et ce pourrait être un point déterminant, nous sommes un pays continental, fait de massifs montagneux et même alpins en grande partie. Nous n'avons pas de façade maritime à nos frontières. Pas de perspective sur le grand large! Eyes wide shut! Certes, on peut en dire autant de notre voisin oriental, mais les Autrichiens ont eu un accès direct à la Mer adriatique à l'époque royale et impériale. Et une population qui a goûté un jour à l'air marin merveilleusement saturé de sel en est marquée pour des générations. Nous pas.

Qu'on n'interprète pas ce qui vient d'être dit comme un message sorti de la bouche d'un prophète de malheur. La sagesse nous a fait perdre l'habitude des lamentations, c'est le pire moyen de redresser ce qui est courbe et de donner la forme convenable à ce qui est droit. Pourtant, quand on constate encore et toujours que les controverses sur la nécessité de créer un secteur cinématographique fort en Suisse et les débats pour rien qui en découlent se répètent avec une belle mais lassante régularité, il est compréhensible de vouloir trouver où est réellement le nœud de la difficulté. En dernière analyse, c'est en effet plus facile à

supporter une fois qu'on a compris qu'il existe, eu égard à certains traits de caractère, de solides raisons expliquant pourquoi ce n'est pas un seul individu qui a ses limites, mais que cette loi de la nature peut s'appliquer apparemment aussi à de petits ou de grands groupes, voire à tout un peuple, et ce, tout à fait indépendamment de ses contributions à la civilisation, ou d'une conscience démocratique façonnée de manière exemplaire au cours des siècles. Heureusement, notre association a compté dans ses rangs pas moins que Xandi et sa Palme d'or, Fredi et son Léopard d'or, et Xavi et son Oscar. Temps passés, diront les grincheux professionnels. Je leur crie: „Le mot d'ordre qui est valable pour nous les bénéficiaires de l'AVS doit aussi s'appliquer aux membres de l'association qui ont entre 20 et 64 ans: We shall overcome!“

Pour conclure, permettez-moi encore, comme il se doit dans un discours officiel, d'attirer votre attention sur un problème extrêmement brûlant qui concerne notre avenir.

Depuis des siècles, notre pays produit du fromage, et, depuis des décennies, ce fromage est subventionné à coups de centaines de millions de francs par la Confédération, selon la maxime qui veut qu'un produit avec des trous n'est pas seulement bon pour notre peuple mais aussi pour l'exportation. Vous ne le croirez pas, mais c'est exactement ce critère qui a eu une importance cruciale il y a quarante ans pour contenir la méfiance de nombreux hommes politiques à l'égard de ce produit suspect et apparemment superflu qu'est le cinéma, pour faire franchir les obstacles dans les deux chambres du parlement fédéral à la loi sur le cinéma et pour, finalement, la faire adopter.

Etant donné que nos films possèdent encore toujours un nombre de trous incomparablement plus élevé que tout l'Emmental stocké dans les caves de ce pays, on peut affirmer en toute bonne conscience que nous avons depuis toujours été défavorisés de manière inadmissible par la politique de subventions de la Confédération. Mais, et j'en viens à présent au cœur du problème, nous savons tous que la mise à la retraite du support en celluloïd perforé et son remplacement par les supports électroniques de sons et d'images ne sont plus qu'une question de temps. A ce moment-là, les DVD et les CD-ROM domineront, avec la langue anglaise, le marché du cinéma dans le monde entier.

Chers confrères, chères consœurs, je vous le demande: Quand les trous dans nos chères bobines de films auront disparu, comment ferons-nous pour justifier la nécessité d'une aide au cinéma continue et efficace? No wholes, no money! Ne nous y trompons pas, les subventions destinées au fromage reposent sur l'assurance donnée par les producteurs de ne fabriquer qu'un produit à trous, et ce sont des professionnels à prendre au sérieux, tout comme les réalisateurs que nous sommes. Il n'est pas concevable de vouloir vendre un fromage d'Emmental sans trous à l'étranger, et encore moins aux Etats-Unis qu'ailleurs. Il nous faut donc trouver quelque chose. Que nous ayons besoin du soutien public, chaque demandeur d'asile le sait aujourd'hui. Mais à cause de cette question de trous dont l'importance ne doit pas être sous-estimée, Succès Cinéma 2 et donc notre avenir ne doivent pas être mis en jeu.

Je souhaite quarante nouvelles années de succès à notre association. Pussions-nous, nous les membres chevronnés, mais aussi les générations suivantes, nous voir décerner enfin de nouveau une Palme d'or, un Ours, un Lion, un Léopard d'or, ou une autre de ces distinctions à plumes ou à poils, et pourquoi pas un Oscar ou l'autre. Il serait naturellement beau de réussir aussi à réaliser les films qu'attend depuis longtemps la masse de nos spectateurs en Suisse et à l'étranger. Je vous remercie de votre attention.

© Rolf Lyssy, Zurich / 2.11.02